

la joie ; acquérir sans vouloir posséder ; user de ce monde comme n'en usant pas (1).

“ Il fallait à notre orgueil et à notre mollesse ce dernier coup pour nous confondre. Les vanités nous auraient trop aisément enivrés, si la mort ne se fût toujours présentée en face, si de quelque côté qu'on se peut tourner, on ne voyait toujours devant soi ce dernier moment, lequel, lorsqu'il est venu, tout le reste de notre vie est convaincu d'illusion et d'erreur. O Seigneur, je vous rends grâces de ce secours que vous laissez à notre faiblesse, de cette humiliation que vous envoyez à notre orgueil, de cette mort que vous donnez à nos sens. Taisons-nous, mortels malheureux ; il n'y a plus de réplique : il faut céder ; il faut, malgré qu'on en ait, mépriser ce squelette, de quelque parure qu'on le revête. Ainsi, ô mort, tu m'es un remède contre moi-même. Il est vrai, tu ôtes tout à mes sens ; mais en même temps tu me désabuses de tous les faux biens que tu m'ôtes ” (2).

En ouvrant sous nos yeux les perspectives radieuses d'une vie toute de lumière, d'amour et de béatitude, la mort fait de nous, qui avons tant besoin de vérité et de bonheur, des passionnés de l'au-delà.

Elle allume dans la nuit sombre le phare de l'espérance. Qu'importe alors les difficultés, les peines de cette vie, puisqu'elles préparent le bonheur sans fin de l'éternité. Nous les supporterons comme des vaillants. Nous n'aurons pas peur de l'action ; nous voudrions faire rendre à toutes nos facultés tout ce qu'elles peuvent donner.

Ne traitons plus la mort en ennemie, nous ingéniant à bannir ce qui rappelle son souvenir, mais regardons-la en face, préparons-la par une sainte vie, et d'avance, acceptons-la généreusement. Ce sacrifice librement consenti est la réparation suprême de toutes nos défaillances.

Et puisque tu combats, ô mort, nos négligences,
De vaillance et d'honneur puisque tu nous munis,
Puisque tu nous apprends les nobles indulgences,
Puisque nous te devons les rêves infinis,
Et que nul ne voit Dieu, si ton doigt ne le touche,
Tu peux venir : Voici mes yeux, voici ma bouche ;
Je sais que, quand la mort chez le Juste descend,
Elle ne garde rien de triste ou de farouche (3).

(1) Première aux Corinth., VII, 29. — (2) BOSSUET. — *Préparation à la mort*, 1ère partie. — (3) Gustave ZIDLER. — *Le livre de la douce vie*.

FR. A. VLUILERMET, O. P.